

rapport au *langage* (phénomène social), en reliant l'anthropologie évolutive du langage et la psychologie cognitive de la perception. L'auteure nous propose de « voir » ce *passé vécu* à la lumière des théories de la représentation dans l'art, de saisir l'expression du flux de la pensée dans la littérature et d'associer la représentation discursive du passé vécu au temps « sensible ».

Le troisième chapitre, qui constitue d'ailleurs le cœur de ce livre, est consacré au *discours autobiographique* proprement-dit. En explorant, tour à tour, le monde fascinant de la mémoire, le champ profond de la connaissance et les diverses hypostases du présent (vif / ponctuel), E. Nicolescu conclut : « Le propre de l'autobiographie est donc la représentation *morcelée du vécu* (au niveau des prédictions du faire transformatif). En fait, le MOI se définit en tant que synthèse entre *sensation* ou *présence* du monde en nous (...) et *représentation du vécu* lors d'une activité mise en place par la pensée et le langage (...). Cette synthèse est l'objectif même du texte autobiographique » (p. 206).

La seconde partie (*La configuration du temps dans le discours*, chapitres 4–6) change de cadre méthodologique et passe en revue les théories linguistiques et pragmasémantiques sur le marquage du temps dans le discours.

Afin de permettre une meilleure approche du temps autobiographique, E. Nicolescu reprend l'analyse du rapport entre le temps et les formes du langage en proposant, à la fois, une brève description de la typologie des styles chronologiques des récits : *description en dehors du temps/ rétrospective/ prospective/ phénoménologique/ projective/ historique/ circumspéctive* et *fiction dans le passé/ dans l'avenir*. D'autre part, l'autobiographie est présentée comme modalité énonciative primaire sur la base du concept d'*intervalle mémoriel* et celui de *remontée dans le passé*. Selon l'auteure, l'énoncé autobiographique est divisée entre son origine discursive et son origine mémorielle, une double situation qui confère au discours autobiographique des propriétés particulières, telles que la *sui-référentialité* et la *densité* énonciatives.

Les dernières pages de ce volume s'occupent de la sémantique des formes verbales spécifiques du discours autobiographique, en particulier les temps de l'indicatif et décrivent l'autobiographie comme genre textuel empirique, comme type de discours et aussi comme modalité énonciative primaire, située entre le discours interlocutif et la fiction narrative.

En abordant une méthodologie interdisciplinaire, Elena Nicolescu traite du *temps vécu* et du *temps du récit* de sorte que le lecteur comprenne plus facilement le tableau du temps autobiographique malgré sa complexité.

Carmen Cocea

Plus Oultre. Mélanges offerts à Daniel-Henri Pageaux. L'Harmattan, Paris, 2007, 478 p.

Plus Oultre : un ouvrage paru chez l'Harmattan, au titre significatif. Il réunit 38 études que le sous-titre présente comme « Mélanges offerts à Daniel-Henri Pageaux ». Pour rappel, D.-H. Pageaux est professeur émérite à la Sorbonne Nouvelle, hispaniste de formation, lusitaniste, mais également Membre correspondant de l'Académie des Sciences/Lettres de Lisbonne. Quant au titre de l'ouvrage, *Plus Oultre*, il évoque la devise née à la Cour de Bourgogne, adoptée par Charles-Quint. Celle-ci, constamment associée aux Colonnes d'Hercule (l'actuel détroit de Gibraltar), marqua longtemps la fin de l'ancien monde.

Selon les coordinateurs du volume, l'illustre devise exprimerait à merveille le parcours du non moins illustre professeur comparatiste, critique littéraire, essayiste et romancier. Elle « autorise même une note d'humour qu' [il] affectionne [,] qu'il n'a jamais oubliée dans son enseignement. Elle renvoie [...] à l'idéal de dépassement qui est au centre de la conception qu'il s'est faite de la recherche et de la création. »

Le volume entend être une illustration d'un perpétuel « dépassement », tout en restant sous le label de *littérature générale et comparée*, dont la configuration nouvelle doit aussi aux ouvrages de

D.-H. Pageaux. Ainsi y retrouve-t-on ses grandes orientations : représentations littéraires, imagerie culturelle, dialogue des littératures et des cultures. Et y retrouve-t-on des contributeurs – auteurs notoires pour la plupart, des amis et des collègues. Citons à ce titre : Michel Cadot, Pierre Brunel, Yves Chevrel, Jean Bessière, Stéphane Michaud, Claude de Grève, Philippe Daros, Daniel Madelenat.

Yves Chevrel dans « Etudes de réception, études d'imagologie : rencontres et confrontations » nous offre un bilan historique des approches méthodologiques de la réception et de l'imagologie. Esthétique de la réception et histoire des réceptions, réception littéraire ou représentation culturelle : telles sont les sujets et les questions qu'ils posent et que l'auteur remet sur le tapis. Questions théoriques, faut-il préciser qui préoccupaient et continuent à préoccuper les comparatistes, D.-H. Pageaux entre autres. En effet, selon lui les domaines traditionnels de la littérature générale et comparée, de la réception et de l'imagologie sont soumis à des modifications en profondeur avec le développement actuel de l'Union européenne.

Plusieurs études sont consacrées au thème magistral du comparatisme – *le voyage* : « Théorie du voyage : de la philosophie pratique à la philosophie éternelle » (Pedro Aullon De Haro), « La littérature, le voyage, quelques di-vagations » (Paolo Proietti), « Voyager et comparer : le rôle du récit de voyage dans la formation de l'esprit comparatiste » (Mehemet Emin Özcan). L'on apprendra que le sujet dans sa variante moderne et / ou postmoderne est en situation de métamorphose : « Toujours plus (Puinée) : l'imagerie touristique et culturelle postmoderne dans *England, England* de Julian Barnes » (Daniel Madelenat).

La dimension comparatiste permet de suivre la filiation temporelle et spatiale d'un personnage – réel ou imaginaire : « Don Juan et les Zingari » (Pierre Brunel), « Léonard ou l'altérité » (Marie-Christine Paillard). Elle permet de croiser des villes : « Tchevengour et Mahagony : "Une histoire de deux villes" » (Jean-Pierre Morel). Mais aussi des pays : « Une image de la Russie "plus outre" : La Sibérie de Chappe d'Auteroche » (Claude de Grève), « Images de l'Espagne dans l'imaginaire littéraire autrichien au XX^e siècle » (Jacques Dugast), « La Slovénie dans la littérature française : paradis et enfer » (Tone Smolej). Et encore des mondes et des civilisations : « Domingo Badia et Ali Bey : Orient et Occident, le je et l'autre » (Francisco Lafarga), « L'image des Slaves du Sud dans la culture française de la première moitié du XIX^e siècle : fonction et signification » (Pavle Sekeruš, Novi Sad), etc.

Un écho poétique de la fameuse devise « Plus outre » est rendu dans la deuxième partie du recueil avec l'impressionnante étude de Véronique Gély : « Par-delà les colonnes d'Hercule : Conquête, transgression, dépassement ». Impressionnante par le vaste inventaire du mythique *topos* et au fil du temps par ses avatars interdisciplinaires (historiques, littéraires, philosophiques, etc.) elle rappelle que dans ses principes de la « géosymbolique » tels que proposée par D.-H. Pageaux, « les colonnes d'Hercule », dans leur dimension mythique, engendrent un imaginaire complexe.

Jean-Louis Backès aborde un sujet dont l'originalité transparait dans le titre même de l'article : « Eléments d'une poétique diabolique ». L'auteur reprend la thèse de Schlegel sur la « théorie du genre diabolique ». C'est au travers de l'œuvre romantique (chez Byron, Musset, Espronceda, etc.) que le personnage est surtout analysé. L'on appréciera encore l'essai élégant de Stéphane Michaud « L'eau, la pierre, la lumière : Yves Bonnefoy ou le quotidien transfiguré ».

Dans son cursus *La littérature générale et comparée*, Armand Colin, 1994, Daniel-Henri Pageaux désigne « un nouveau champ pour la comparaison », en parlant des rapports intersémiotiques qui peuvent se créer dans une poétique comparée entre arts et littératures. Le passionnant compartiment, intitulé prudemment dans le recueil « Rapports interartistiques », s'est mobilisé dans ses diverses orientations. Effectivement, on ne se limite plus qu'au rapport art/littérature, mais aussi au rapport art/art. Par exemple, l'étude de Francis Claudon « L'oubli et la nécessité de mémoire. Goya, Schnitzler, Rembrandt » est axée justement sur les « rapports interartistiques ». L'étude, par ailleurs, de Jean Bessière « Le temps retrouvé de Proust, "Le temps retrouvé" de Raoul Ruiz : de la mémoire à la visibilité du temps », où les particularités stylistiques et le rapport au temps des deux codes artistiques, s'agissant notamment d'une adaptation cinématographique d'une œuvre littéraire, sont bien explicités. Par contre, l'interaction des codes – scripturaire/cinématographique, selon l'étude de Jeanne-Marie Clerc « Cinéma et roman chez Mohamed Dib », évolue (mis à part la référence à la méthode de Michel de Certeau) dans l'espace clos du seul roman de l'Algérien. Il serait donc préférable, à notre avis, qu'un tel travail fasse partie du chapitre « Questions de méthode ». Quant à

l'étude « De l'alexandrin au settenario : Premières réflexions sur la relecture opératique de *Zaire* de Voltaire par Vincenzo Bellini » (Camillo Faverzani), elle aurait plus enrichi le chapitre « Rappports interartistiques ». Enfin, l'étude « Citation et ironie chez Ricardo Bofil et Jean Echenoz : pour une étude comparatiste de l'architecture et de la littérature contemporaines » (Michel Collomb) dont la démarche nouvelle est à signaler particulièrement.

Science plutôt de synthèse, la *littérature générale* se fait toujours accompagner par la *littérature comparée*, que l'aspect analytique définit notamment. C'est pourquoi, la classification des études selon ces deux grands compartiments s'est avérée presque improbable pour le coordinateur du volume Sobhi Habchi. Dans tout ouvrage, critique ou pas, il est de bon ton d'aller du général au particulier, c'est-à-dire à une vision plus pertinente et plus détaillée. D'où d'ailleurs le nom de la discipline – *littérature générale et comparée*, non inversement. La distribution un peu aléatoire des rubriques, le regroupement parfois approximatif des études, des sous-titres trop chargés, parfois encombrants, témoignent de quelque anarchie quant à la composition du recueil.

Préfacé par Pierre Brunel, Jean Bessière et Jean-Marc Moura, la miscelanea offerte à Daniel-Henri Pageaux rassemble des études diverses, signées par les auteurs venant d'horizons divers. Les amis et les disciples de D.-H. Pageaux, de l'avis et de l'aveu des organisateurs, sont tellement « nombreux pour qu'il soit possible de rassembler leurs textes dans un unique volume ». On peut, toujours est-il, regretter l'absence de représentants d'Amérique Latine, où Daniel-Henri Pageaux avait donné des cours et formé des comparatistes. Mais une autre absence, non moins regrettable, demeure encore, celle des dignes représentants des nouveaux entrés en Union Européenne. Ceci, si on excepte le Slovène Tone Smolej (Université de Ljubliana).

Bref, y a-t-il lieu d'envisager un second volet de « Plus Oultre », pour toucher *plus* de lecteurs et de collègues comparatistes dans ces pays ? On se le demande, à juste titre.

Eleonora Hotineanu

VICTORELA NEAGOE, IULIA MĂRGĂRIT, *Graiuri dacoromâne din nordul Bulgariei. Studiu lingvistic. Texte dialectale. Glosar*, Ed. Academiei Române, București, 2006, 426 p.; MARIA MARIN, IULIA MĂRGĂRIT, *Graiuri românești din Ungaria. Studiu lingvistic. Texte dialectale. Glosar*, Ed. Academiei Române, București, 2005, 274 p.; MARIA MARIN, IULIA MĂRGĂRIT, VICTORELA NEAGOE, VASILE PAVEL, *Graiuri românești din Basarabia, Transnistria, nordul Bucovinei și nordul Maramureșului. Texte dialectale și glosar*, Institutul de fonetică și dialectologie « Al. Rosetti », București, 2000, 532 p.

Les recherches en géographie linguistique prennent aussi en considération pour la langue d'un peuple le parler des enclaves situées au-delà des frontières du pays, qu'il s'agisse de groupements allogènes temporaires, conséquence de l'immigration en vue d'une activité temporaire (ce qui a engendré aussi une vraie diaspora) ou des groupements situés dans les zones limitrophes à la langue d'origine. On connaît bien l'atlas de K. Jaberg et J. Jud qui a englobé, dans un continuum, tant l'italien parlé en Italie que l'italien du Tessin helvétique¹.

L'après 1989 a permis un autre abord de la collaboration scientifique entre l'Académie Roumaine et les Académies de Sciences des pays voisins. Dans le programme de l'ex-institut de Phonétique et Dialectologie « Al. Rosetti »² figuraient, dès 1990, des recherches dialectales auprès des

¹ K. Jaberg und J. Jud, *Der Sach- und Sprachatlas Italiens und der Südschweiz*, Zofingen, 1928–1940, 8 vols.

² Devenu dernièrement l'Institut de linguistique « I. Jordan - Al. Rosetti » suite à la fusion avec l'Institut de linguistique.